

PHILIPPE MURAY

Le XIX^e siècle
à travers les âges



LES BELLES LETTRES

PHILIPPE MURAY

LE XIX^e SIÈCLE
À TRAVERS LES ÂGES

Les Belles Lettres
2024

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

*© 2024, Société d'édition Les Belles Lettres
95, bd Raspail, 75006 Paris
www.lesbelleslettres.com*

ISBN : 978-2-251-45519-8

CHAPITRE I

La dixneuviémité

1. *Les oubliettes de l'an 2000*

Il y a aujourd'hui exactement cent quatre-vingt-seize ans, onze mois et vingt et un jours, un événement étonnant se déroula en plein Paris. Aussi étonnant qu'incompris, aussi mal analysé que rapidement oublié. Une affaire modeste en apparence. Une anecdote de voirie. Un conflit d'administrations. Rien qu'un problème de déplacement de déchets pour troubles de jouissance. C'était le 7 avril 1786. Cette date ne nous dit plus rien ? Non, elle ne dit plus rien à personne. C'est normal, d'autres dates lui font de l'ombre, de très grandes encore à venir à l'époque, prêtes à faire jaillir leurs tempêtes. 1789, 1791, 1793... Pointes d'équinoxe de l'Histoire. Que l'on commémorera plus tard. Centenaires, débats, bicentenaires... Au détriment de cet événement par lequel j'ai décidé de commencer, ne serait-ce que pour réparer une injustice, combler un trou de mémoire criant, corriger une lacune bizarre, une négligence abusive. En proposant aussi au passage une petite révision du calendrier. Des illuminations ce jour-là, des feux de joie, des défilés. Au moins une retraite aux flambeaux, pourquoi pas, des animations dans les quartiers... Parce que je me demande en fin de compte si à célébrer la Révolution dans ses dates connues, officielles, à y voir la grande cassure des temps, la naissance de l'âge moderne, on ne se trompe pas en profondeur, et depuis longtemps, depuis toujours. Et puisque je me propose d'essayer d'étudier le 19^e siècle, le 19^e dans son entier, dans toute sa longueur insoupçonnée, et puisque ce siècle commence pour chacun de nous ou à peu près à ce moment-là, puisqu'on considère 1789 comme le berceau d'un nouveau monde, d'un siècle ou deux, de plus peut-être, de la société, de l'avenir français, de l'imaginaire planétaire, puisqu'en somme il s'agit de l'acte de naissance du sujet que j'ai décidé de traiter, c'est par une hypothèse un peu différente sur la date de cette naissance que je vais, moi, commencer. Proposer une autre genèse. Remonter dans la narration très légèrement avant les faits connus. Tenter d'éclairer l'époque selon un nouvel ordre de raisons.

Dans ce parcours que j'entame, ce panorama que je vais décrire, cette chronique de tout un âge que je vais essayer de raconter, j'ai donc découvert

d'abord cette date. 1786. Le 7 avril 1786. Début d'un ensemble d'événements qui se terminent vingt et un mois plus tard en janvier 1788. A ce moment-là, au bout de ces vingt et un mois, si on voulait être provocant on pourrait presque dire que la Révolution est terminée et que le 19^e siècle commence. Le 19^e proprement dit avec ses beautés, ses sortilèges, ses élans, ses mystères, ses phénomènes, ses espoirs, ses controverses ornementales aussi autour de 1789 et de ses suites en tant que patrimoine national. Trésor commun de la société. Héritage infatigablement discuté, perpétuellement révisé. Répétition peut-être simplement, répétition déjà, écho, parodie historique, épique, commémoration en quelque sorte, commémoration déjà de cette action discrète et oubliée, de cet épisode effacé qui se déroula un peu avant, quelques mois auparavant, entre les dates que j'ai dites, de 1786 à 1788...

Cette scène inconnue et primitive, qui l'a jamais révélée ? Ce véritable acte de conception resté inconscient, rêvé ? Le vrai bouleversement du tournant, l'acte inaugural d'où va sortir une civilisation tout armée... Personne à ma connaissance n'en a parlé dans cette perspective. C'est là pourtant, tout près de nous. Les traces en sont même visitables. C'est exactement sous nos pieds. Sous les mystères de Paris. Oui, juste sous la plage des pavés. Vingt mille lieues sous la terre ? Même pas. A peine trente mètres. Vingt mètres. Quinze mètres. Pour ainsi dire la surface. Seule une fine couche nous en sépare, presque rien, une pellicule, la poussière d'un filigrane. Il suffit d'y aller voir. De descendre quatre-vingt-onze marches. Pour découvrir la vraie charnière. Avoir accès à la vision secrète et sans mystère de l'événement fondateur qui se trouve évidemment comme de juste matérialisé dans les fondations mêmes de la ville. Tout un décor, une atmosphère, une esthétique, une symbolique. La pièce capitale du dossier. L'image au-dessous du tapis. Est-ce que les spectateurs et les acteurs, enfin ceux qui virent se dérouler les choses à cette époque-là, les événements de 1786, en conçurent des soupçons, des intuitions, eurent la moindre sensation que quelque chose de tout à fait formidable était en train de se produire ? A lire les mémoires, les récits, les analyses de l'époque, on peut sérieusement en douter. D'autres faits d'ailleurs sont venus, si vite et si fort, à si grand fracas sanglant, qu'il est tout à fait normal que ceux-là aient été refoulés.

L'événement dont je vais parler, à côté, fera pauvre figure. Trop bref, modeste, local, apparemment non politique, non culturel, non religieux. Parisien, nocturne et furtif. Presque oublié des historiens. Anecdotique sans conséquence. Je m'en rends bien cruellement compte. L'histoire nationale, par 1786, ne consentira jamais à s'originer. Elle a sa date à laquelle elle est habituée, sa fête légitime et collective, son acte de naissance, son vrai baptême, 14 juillet 1789, elle ne va tout de même pas en changer uniquement pour me faire plaisir. Là se termine l'ancien régime, le découpage est définitif et les manuels scolaires sont formels : il y avait un ancien régime. Et même du temps où il était encore en activité, c'était probablement déjà l'ancien régime. Ensuite c'est la période

contemporaine, les prophéties réalisées des temps néo-testamentaires dont nous ne sommes pas près de sortir...

Il me reste à essayer simplement de jeter une vague suspicion sur l'acte de naissance officiel. Proposer un minuscule décalage de la périodisation naturelle. Et puisque je ne m'occupe pas du temps de l'Histoire proprement dite, mais de ce temps assez particulier où l'Histoire se découvre à travers la littérature comme une sorte de Révélation déconcertante, vivante, ensorcelante, anormale, c'est d'une histoire qui ne va pas de soi, qui s'est faite et continue à se faire à l'insu de toute historisation, que j'ai bien sûr à parler. Cette histoire qui commence donc en avril 1786. On va voir peu à peu, j'espère, qu'il ne s'agit pas ici tout à fait d'une plaisanterie. Que ce choix n'est pas au fond si arbitraire ni dénué de sérieux qu'on pourrait le croire. Que je n'ai fait, le plus concrètement possible, qu'essayer de suivre comme dit l'épigraphe de cette première partie la voie anale et utérine des choses manifestée par la magie des écrivains qui savent ne pas se soumettre à la magie, c'est-à-dire comme on le verra à la modernité, au progrès, à tous les positivismes...

Cherchons bien. Là-bas. Cette nuit-là. Qu'est-ce qui se bouscule dans les ténèbres ? Venez, faufilez-nous, rapprochez-nous de l'œil fermé du tourbillon. 7 avril 1786. Quelle mêlée, si tard le soir ! Une émeute ? Un grondement de révolte ? Les prodromes du puissant séisme ? Du mécontentement populaire ? Non. Silence étrange au contraire, inhabituel. Bruissement de la foule. Curiosité, stupéfaction. Un peu d'horreur çà et là sur les visages. Qu'est-ce qui se passe ? Où est-on ? Jouons des coudes, introduisons-nous. Quelle cérémonie insolite...

Où est-on ? Dans un cimetière. Ou du moins dans ce qu'il en reste. Pas un de ces cimetières d'aujourd'hui jalousement murés à l'écart. Non, un de ceux de Paris d'autrefois comme nous ne les reconnâtrions pas. Où on marchait presque sur les morts, pataugeait dans des ossements, circulait librement, continuait ses affaires pendant que des morceaux de chairs récentes remontaient à fleur de terre, mêlés aux déchets plus anciens.

Voilà, on est aux Innocents, le cimetière des Innocents. Ah ! l'odeur fétide se comprend, la densité de puanteur, le brouillard qui prend à la gorge. Épanchage qui flotte et stagne, semble brunir les maisons, laisser des traces sur les gens. Entre la rue Saint-Denis, la rue aux Fers, les rues de la Ferronnerie et de la Lingerie. Les églises, Saint-Eustache, Saints-Innocents. Les chapelles d'Orgemont, de Villeroy, de Pommereux et de la Vierge. Le ventre de Paris ? Les Halles ? Mais non, le dortoir de la ville, son usine à sommeil définitif. La chambrée pour la sieste des morts déjà retournés au Paradis. En grec, cimetière veut dire simplement endroit où on dort, rien d'autre ; pas de quoi en faire un séjour éternel ; pas de quoi vouloir absolument que ce soit la nécropole irréversible. Les sombres appas du trépas, le grand fleuve d'où on ne revient plus. Tout cela étymologiquement est bien étranger au sens grec innocent du mot cimetière. Ce qui explique que c'est justement ce sens innocent qu'on va s'efforcer d'effacer entre avril 1786

et janvier 1788. La liquidation de l'ancien régime, ensuite, ne sera plus qu'une formalité stratégiquement secondaire par rapport à l'événement dont je parle qui prend, lui, les questions fondamentales dans leur battement théologique, c'est-à-dire là seulement où depuis toujours elles sont complexes et vivantes.

Cela fait déjà des années que les plaintes affluent, les pétitions. Que les populations grondent, se scandalisent et menacent. Mijotantes d'un soulèvement de plus en plus imminent. Qu'elles accusent les autorités qui les font vivre dans cet air malsain, cette atmosphère méphitique. Certains jours on ne peut plus respirer. Taux de pollution maximum. Début d'angoisse écologique. Smog des morts, marée noire des tombes. Bouillon de culture microbienne, cuve chimique, poubelle, déchets. Exsudats bouillonnants, croupissants. Ah ! tout cela n'est pas très gai, j'en conviens fort aisément. Mais si on admet que les sociétés sont fondées sur des crimes commis en commun, les empires sur des tombeaux, les États sur des cimetières, les villes sur des nécropoles, les siècles sur des hypogées, les amours sur leur propre fantôme dévorateur, il faut bien de temps en temps aller voir ce qu'il en est concrètement de tout cela. Tonnes de cochonnerie asphyxiante, bouillie brassée par les poumons, stagnante, jamais ventilée. La mort gazeuse sur la ville. Du moins c'est ainsi que c'est ressenti à l'époque dans toutes les consciences. Une opinion publique se dessine dans l'affolement de ce champ magnétique des morts affleurant du cimetière.

Il y avait bien d'autres dortoirs, d'autres nécropoles dans Paris. Saint-Nicolas, Saint-Paul-Saint-Séverin, les Carmes, Saint-Joseph, Saint-Médard. Mais ce sont les Innocents justement autour desquels va s'allumer la grande colère. Qui vont devenir phénomène, s'affecter d'une substance paniquante. Symptôme en somme de tout ce qu'il y a à liquider, le passé et le présent noirs, l'inadmissible empire du Mal. Ruminations précataclysmiques par conséquent à la fin du 18^e siècle.

Pourquoi la fixation ici ? Pourquoi pas ailleurs, partout ? Pourquoi seulement là, la révolte ?

Le nom n'y est sûrement pas pour rien. Les *Innocents*. L'innocence. Innocence perdue, retrouvée. Charme discret des innocents. Non-culpabilité, pudeur, ingénuité et pureté. État de l'être qui n'est pas souillé par le Mal, qui est incapable de le commettre. Innocence obstinée de l'enfance. Candeur, angélisme aux mains pleines. Intégrité, virginité. Laissez trotter vers moi les petits innocents en robe blanche. A la veille de commencer une bonne fois pour toutes à se débarrasser de la vieille fable de la faute originelle, comment l'humanité qui s'apprête aussi à sauter dans la période contemporaine radieuse pourrait-elle continuer à supporter le voisinage obscène entre ce cimetière dégoûtant et puant et ce beau mot d'innocents pour lequel elle va au fond se battre, se dresser, se scandaliser, en essayant de l'arracher à la montagne des charognes ? Si la mort doit devenir Dieu, et mieux encore la Déesse, la vraie *Goddess* des temps modernes, il importe de bien démontrer qu'il n'y avait rien du tout avant l'innocence de l'être qui va en devenir le vrai sujet. L'être-pour-la-mort, voilà, finitude obligatoire, mais

d'abord qu'il soit sans péché! Qu'on l'ait débarrassé de ce poids, cet obscur fardeau, ce rappel. Qu'on ne puisse surtout pas soupçonner qu'il ne s'appuie au fond que sur ce handicap de base, ne se construit que sur le refoulement du péché handicapant, qu'il n'arrive qu'*a posteriori*, secondairement, superficiellement, dans cette espèce de partie où il a déjà été joué et perdu, de sorte qu'il ne lui reste plus, en toute connaissance de cause, qu'à essayer de se déprendre peu à peu, le mieux possible, de cette malchance première, définitive.

Pour que le 19^e siècle soit possible, pour qu'il puisse naître avec toute l'originalité que, j'espère, on verra se dessiner au fil des chapitres qui vont suivre, pour qu'il devienne ce qu'il devait être, mais aussi et d'abord pour qu'il commence, il a donc fallu et peut-être suffi que le voisinage innocents-macchabées, cette mitoyenneté insupportable, apparaisse brusquement comme abominable. Qu'on y introduise une contradiction, une opposition, un ensemble de lois séparantes.

Que l'innocence et le déchet deviennent éloignables l'un de l'autre. Qu'on les divorce. Visiblement.

Que le mot innocence soudain prenne sa consistance d'innocence, se transforme en une petite bête décollable, isolable de la réalité de la mort.

Que tout le monde en même temps retrouve sa non-culpabilité perdue.

Jusque-là, ça n'avait guère choqué, ce côté frontalier des innocents, de l'innocence, avec la cuve en activité du charnier. Des siècles sans qu'on s'en alarme réellement. De longs âges, des générations. Est-ce qu'on pensait alors que le *mot* convenait parfaitement à la *chose*? Les innocents au cimetière? La fausseté de l'innocence enroulée dans le péché à la vérité de la mort? Le signifiant au signifié? La faute volatile originaire au grouillement du dormitorium actif comme un solfatara? Mimologiquement, parodiquement? Est-ce qu'on y pensait seulement?

Tout à coup on y a pensé.

Alors la situation est apparue: révoltante et ne pouvant plus durer. En fonction de l'utopie d'innocence qu'on était en train de se donner. En rapport avec la grande lessive qui commençait à se préparer. La virginité qu'on était sur le point de s'offrir. Fermement antithéologique, bien entendu, inutile d'insister sur ce point. Définie de l'intérieur de l'humanité et non plus de l'extérieur. Humanité autogérée. Prise en main de l'innocence par les innocents eux-mêmes. Leurs propres *interna* contre les *externa* métaphysiques.

L'âge contemporain commence à peine, tout là-haut, insensiblement. Au sommet de la pente à pic, deux siècles vont en dévaler. Assistons au début de la glissade avant même qu'elle ne soit amorcée. Regardons ensemble le mouvement, l'esquisse, début en vol plané. Une crise lente qui point à travers un événement perçu par tous comme secondaire, local et trivial. Et qu'on ne va plus cesser à présent de voir s'étendre de décennie en décennie, faire jaillir ses héros, ses suppôts, ses noms propres célèbres, ses inspirés, ses réfractaires,

ses figures, ses seconds rôles, ses aventures, ses affaires, ses péripéties, ses coups de théâtre. Jusqu'à nous et bien au-delà.

L'innocence en train de s'incarner ne supporte plus d'être synonyme d'innommable.

Les plaintes s'amassent, les scandales, les requêtes de plus en plus violentes des habitants du quartier. Au point où c'était en train d'arriver, il n'est pas sûr qu'en cédant, en 1785, les autorités n'aient pas imaginé qu'elles allaient épargner au régime monarchique les inconvénients d'une révolte.

Mais il existait aussi d'autres bonnes raisons pour en finir avec ce charnier trop remuant. Depuis des siècles, le cimetière des Saints-Innocents était devenu un lieu de débauche. Orgie, sabbats et pourriture ! Il y a bien longtemps déjà, Philippe Auguste avait pris des mesures. Il avait fait ceinturer le cimetière d'un long mur qui cachait les déambulations des prostituées, leurs rencontres et leurs transactions. Un mur avec des ouvertures... C'est même alors qu'une église dédiée aux saints innocents commença à y être édifiée. Comme quoi la monarchie catholique semble bien avoir été moins mal à l'aise avec le malaise sexuel que l'esprit nouveau de la fin du 18^e siècle qui va exiger de faire passer son bulldozer des Lumières sur le charnier, sur la débauche, sur tout et qu'on n'en parle plus jamais. Naïf ancien régime qui ignorait les vertus des solutions finales ! Les scènes sexuelles poussent dans le terreau du cimetière comme les algues sur les coquillages ? Qu'à cela ne tienne, on clôture. Et puis on construit une église. Et on la dédie aux saints innocents. C'est-à-dire qu'on rappelle au genre humain qu'il est toujours déjà en état de péché. Et puis on aménage tout ça. On invente des séries d'arcades supportant de longs greniers où on mettra les nouveaux ossements au fur et à mesure qu'ils viendront. Pour faire bonne mesure, la police obtiendra l'aménagement de geôles où seront enfermés les coupables de crimes gravissimes. Leur survie laissée aux soins de la charité publique. De ce que voudront bien leur donner les passants et les passantes émus par leurs gémissements. Et puis on peindra sur les arcades des fresques édifiantes, terrifiantes, les peines de l'éternel enfer... Et puis parce que la lutte des classes continue chez les morts, eh bien, les corps des aristocrates seront empilés le long des murs tandis que les simples citoyens n'auront droit qu'aux fosses communes, par séries de mille ou deux mille. On sait grâce à son testament où voulut être enterrée, par exemple, une des favorites de Louis XV, la comtesse de Mailly, morte en 1751 : exactement, écrivait-elle, sous l'égout des gouttières des voûtes, du côté de la place aux chats...

En 1590, pendant le siège de Paris par le roi de Navarre, la faim a poussé les Parisiens à ramasser les ossements du cimetière pour en faire de la farine. On a gravé des images, des compositions de la scène. On a gardé des souvenirs. Les enfants qui jouent aux osselets, qui s'amusent avec des têtes. Les chères têtes blondes, justement ! Les Innocents, précisément ! Comment plus longtemps aurait-on pu laisser les enfants voisiner avec la mort révoltante ? Tout cela

était trop choquant et la Révolution viendra comme réponse à cette révolusion. Revanche des dames patronnesses. Respectueuses de la mort en train de devenir sacrée. En même temps que l'enfance innocente, c'est-à-dire délivrée du péché, du sale dogme de l'absurdité ontologique. En même temps que la sexualité en train de sortir de son boubrier, le fumier prostitutionnel. La mort, le sexe et l'enfance en train de se diviniser, de se mirer dans leur divinité naissante, et voilà frappés les trois coups du 19^e siècle dans les neuf mille mètres carrés de terre visqueuse, asphyxiante, croulante des fermentations des grands dormants.

Ce qui m'intéresse c'est ce moment, cette brèche ou cet événement tournant. Le pivotement. Il y a eu un avant, il va y avoir un après. La fissure mobile dans les faits. La véritable profonde fissure qui, lorsqu'elle s'élargira, très vite, deviendra Révolution officielle, légale, historique. Cet instant minuscule et jamais vu comme instant critique où tout le dispositif s'articule, forme son réseau, tisse ses liens. Voilà la fonction méthodologique de ce que j'appellerai la Révolution du cimetière des Saints-Innocents ou encore la grande cassure de 1786... Ce mini-ensemble hétérogène, les institutions de la mort, les lenteurs administratives, les énoncés revendicatifs, réclamatifs, l'abondance des pétitions et des requêtes. Le non-dit philanthropique : les enfants qui ne doivent plus jouer à l'endroit où les morts reposent ; les putes qui ne doivent plus chasser à l'endroit où les enfants jouent ; les coïts qui doivent cesser là où ne cesse de grossir le charnier. Respect au corps, à l'innocence, respect à la fusion de l'amour, respect à l'éternel repos. Respect à la mort naguère provisoire qui peu à peu devient l'infini et l'éternité mêmes, c'est-à-dire va remplacer Dieu.

Voilà la synthèse en train de se constituer contre l'autre, la théologique, celle de la Faute toujours originaire et de la mort jamais définitive.

Ce qui me frappe dans cette date, c'est qu'une continuité s'y déchire. Qu'un commencement de penser et d'espérer, de vouloir, de croire, de voir, de se mentir, de savoir, y est en germe. Qu'elle a un rôle fondateur pour ce que j'ai décidé d'appeler la *dixneuviémité* : ce moment du temps dans l'histoire, ce partage mouvant, cette rupture, ce dérobement d'un monde devant un autre qui glisse sur lui et le bascule. Le fait qu'avant 1786 et pendant des centaines d'années le théâtre des Saints-Innocents ait paru parfaitement supportable, pour ainsi dire vivable. Et puis qu'autour de ces années-là, brusquement sa cohérence tombe, ainsi que ses justifications. Que signifie cette nouveauté ?

D'autant plus que le foyer d'infection, les rats envahisseurs, les risques de peste, tout cela ne datait pas d'hier. Deux médecins au 16^e siècle avaient déjà réclamé la fermeture du cimetière. Plus tard, des membres de l'Académie des sciences avaient renouvelé cette demande. Le trafic continuait dans le dortoir... Les corbillards des morts riches. Les boutiques de modistes entre les tombes. Et la nuit les prostituées. Et même les écrivains publics installant leurs écritoirs tranquillement dans les caveaux. On y faisait son marché, on y vendait des herbes, des légumes. Dix millions de cadavres dessous, fermentant dans la soupe du

sol ! Sans compter l'abri que constituaient certains tombeaux pour les pauvres, lors des époques de très grands froids...

Il a donc fallu que se termine le véritable scandale des scandales, l'analogie entre le mot et la chose, les innocents et le charnier. Les non-innocents plus éternels que les morts toujours transitoires. La fin du bon vieux voisinage entre les mots et les représentations, l'extinction de la ressemblance. La fameuse rupture dans le savoir, cette mutation radicale, la mise à mort de l'analogie et la naissance d'une nouvelle *épistémè*.

Cratyle, comme on sait, se termine dans les aurores du 19^e. Le cratylisme, la Cratylie, les croyances mimétologiques. Les mots et choses consubstantiels, fusionnés deux en un, mêlés. Image, reflet, miroir, blason. Ressemblance et sympathie. Affinités, proportions.

Quelqu'un, paraît-il, entendit juste avant le triomphe du christianisme, sur les rives de la mer Égée, passer une voix affolée criant que le grand Pan était mort. J'ignore si la voix de l'*épistémè* dans les prodromes du 19^e siècle s'est ainsi égossillée aux frontières du continent européen pour annoncer que Cratyle mourait. Il aura en tout cas duré deux mille ans de plus que le joyeux petit dieu de la vie qui plaisait tant à Michelet. Lequel au nom de la vie d'ailleurs ne cessera pas de remuer les morts comme nous le verrons un peu plus loin, à pleines pelletées, à charrois.

Je reviens à mon cimetière. A mon spectacle du 7 avril 1786. La foule silencieuse dans la nuit, son étrange silence, l'odeur terrible, les neuf mille mètres carrés du cimetière. Qu'est-ce qui se prépare ? Que va-t-il donc se passer ?

Mais le premier acte, dans le concret, d'une science linguistique encore à naître, amenée en quelque sorte à l'existence avant même d'être théorisée. Début donc de la liquidation de la solidarité mimétique des mots et du monde. Amorce de l'encyclopédie moderne des sciences saussuriennes du langage. La séparation légitime du concept *innocence* d'avec son référent jusque-là naturel, les *morts* (la pourriture, les macchabées, les dormants dégoûtants à fleur de terre, les vampires coulants) a été finalement obtenue. Et puisque j'ai évoqué la linguistique en passant, j'ajouterai qu'il s'agissait de trancher les liens entre un morphème ou un morphe, un monème, un signe, un formant (suivant le vocabulaire et l'école qu'on adopte) et puis l'objet réel, la chose, le référent dont la linguistique justement ne s'occupe jamais puisqu'elle s'intéresse dès son principe uniquement au rapport du signifiant et du signifié. En quoi elle a raison, d'ailleurs. Quel lien pourrait bien exister entre le signe innocents et le référent morts, après tout ? Il fallait en finir avec ce scandale presque millénaire finalement. Première victoire, premier acte. La suite des conquêtes linguistiques va ensuite venir d'elle-même dans l'élargissement de l'ère amorcée, mise ainsi sur ses rails.

J'ouvre une parenthèse pour noter que le tournant épistémologique des Lumières qui prend sa forme ce soir-là dans la glaise équivoque et empestée, a

des équivalents plus intellectuels, si on veut être rassuré. Plus savants en somme, plus sérieux. C'est cette même année, par exemple, 1786, que William Jones fait sa grande communication à la Société asiatique du Bengale et que l'on découvre officiellement le sanscrit. Mozart est en train de composer *Don Juan*, mais *Les Noces de Figaro* ont été créées le 1^{er} mai 1786 à Vienne. En France la monarchie est en train de commencer à tout perdre avec l'affaire du Collier de la Reine. Mais l'événement capital me paraît quand même être la communication de William Jones. Il faut observer le sens giratoire : de l'Europe vers l'Inde, lentement. Vers la grammaire comparée des langues indo-européennes. Intérêt immédiat et passionné des Allemands pour la question : *Essai sur la langue et la philosophie des Indiens* de Frédéric Schlegel, 1808. La Perse, la Grèce, l'Allemagne... L'axe de l'Indo-Germanie. Le nouveau monde aryanique. Invention de liens familiaux, héritage de Mani. Union sacrée comparatiste. Génie syntaxique commun. Ah ! le sanscrit dans les têtes européennes, le sanscrit dans le 19^e ! Le sanscrit comme 19^e. Schlegel d'abord puis Renan puis M^{me} Blavatsky comme on le verra. L'avenir de la science, de la théosophie, du romantisme allemand. L'autre face, philologique, de la même victoire.

Au cimetière, de nouveau, ce soir. Depuis combien de temps sont-ils là ? Beaucoup ont l'air stupéfaits, un peu terrifiés. On ne les avait pas avertis que ce serait cette nuit, le grand début. La première des nuits décisives. Les voisins, les habitants du quartier, se sont réveillés, rhabillés, fauflés dans la masse. Un peu hagards, ils observent les ombres ondulantes des croix dans la fumée qui monte des torches et des flambeaux.

C'est leur victoire. Ils ont enfin ce qu'ils ont voulu. Tout va disparaître, s'effacer. Les siècles d'accumulation. Les pestes pourvoyeuses de malheur et les nouvelles pestes en attente. Les os sortant du sol, partout. Les simili-greniers à tibias débordants, sans cesse surélevés, rehaussés de nouvelles charpentes. Les cadavres de vingt-deux paroisses absorbés pendant des siècles et des siècles par ce marécage généreux dont le niveau n'a cessé de monter. Huit pieds plus haut que les rues voisines. Presque une colline. La montagne vivante de la mort. Un séisme rampant, ascendant. Jusqu'où ça aurait pu grimper si on n'y avait pas mis le holà ? L'ascension des morts par eux-mêmes, par leur nombre, leur poids, leur effort, le travail du deuil par le deuil, le courage des viscères à pourrir cumulativement, à se faire la courte échelle. La vie même du ferment de la mort folle. Vers les années 1780, le sol était si gonflé et soufflé qu'il fallait descendre profondément pour pénétrer dans l'église...

Cette nuit, le mauvais rêve est fini. On va déménager le cimetière.

Si j'ai l'air de soupçonner cet événement de constituer la date capitale inaugurale de l'histoire que j'entreprends de raconter, c'est d'abord comme je l'ai dit parce qu'après des siècles de résignation ou d'habitude, des siècles où la situation avait été supportée en tout cas comme allant de soi, assez naturelle pour n'être notée que par quelques spécialistes de l'hygiène, quelques urbanistes,

des médecins, on sort brusquement du silence. En un clin d'œil, dirait-on. Du jour au lendemain ou presque. Personne ne peut plus vivre là, c'est devenu impossible, absolument immoral, en tout cas funeste certainement. Qu'est-ce qui s'est passé, entre cet avant et cet après ? Comment tout cela a-t-il changé ? En si peu d'années, d'un ordre de pensée à un autre ? Fascinante coupure, puisqu'en apparence injustifiable. Ils vivaient depuis des générations sans faire attention à leur environnement, et puis soudain ils se rendent compte. Ce sera les morts ou eux, et tout de suite. Sans négociations ni retard.

L'autre raison pour laquelle j'en suis arrivé à m'intéresser à l'affaire des Saints-Innocents, c'est qu'au milieu des manifestations de colère anonyme des Parisiens, on trouve deux noms qui font brusquement dresser l'oreille. Le premier est destiné à devenir le fétiche de toutes les Lumières du 19^e siècle. C'est Voltaire qui, en 1778, a raté ses obsèques à cause de l'entêtement absurde de l'Église à ne pas lui accorder une sépulture en terre chrétienne, mais qui va prendre sa revanche en 1791 lorsque la Constituante transfère ses cendres au Panthéon. Nous ne quittons pas, comme on voit, les affaires de cimetières et c'est en effet bien de cela qu'il s'agit, c'est cela qui compte, uniquement, puisque le problème consiste à l'époque à refonder la société, et qu'on ne voit pas comment cela pourrait être possible sans en passer par une forme quelconque de culte des morts. Voltaire, donc, fulmine dans son *Dictionnaire philosophique* contre le cimetière des Innocents. Par quelle aberration, s'insurge-t-il, peut-on prendre soin d'aller porter les excréments des habitants de Paris *extra-muros*, alors qu'en même temps on leur colle leurs morts en pleine ville, au cœur du cœur de la ville ? Il écrit textuellement : on « portait à une lieue les immondices des privés alors que l'on entassait depuis mille deux cents ans dans la même ville les corps pourris dont ces immondices étaient produites ». Voilà une première indication. Sans le *Dictionnaire*, d'ailleurs, nous n'aurions pas l'exact son que faisaient les trompettes des lieux communs progressistes de l'époque. Sans lui, nous n'aurions pas le compendium du bon sens et des idées reçues à l'aube du tournant des tournants, juste avant que ne commence notre histoire. L'autre écrivain engagé de ce temps-là, c'est le célèbre mais trop peu connu de nos jours, hélas, Louis-Sébastien Mercier dans son *Tableau de Paris*. Un tableau capital en vérité, les Tables, les tablettes de la Loi, je l'ai là sous les yeux, republié chez Maspero, c'est dire son actualité brûlante pour le combat des transformations de la société. Un vrai « bouillon de culture » de la Liberté, disent de Louis-Sébastien Mercier des historiens d'aujourd'hui. Ami de Diderot, de Rousseau, de Restif de la Bretonne. Auteur aussi d'un curieux roman de science-fiction prophétique et utopique, *L'An 2440*, où l'auteur se vante d'avoir mis au jour « une prédiction qui embrassait tous les changements possibles depuis la destruction des parlements jusqu'à l'adoption des chapeaux ronds »... Un caractère d'ailleurs intéressant puisque, partisan de la Révolution au moment de la prise de la Bastille, il fait très vite machine arrière devant les effets sanglants du changement. Il ne cesse

plus dès lors de regretter ses premiers enthousiasmes. De se dire trompé, humilié, déçu, trahi. De demander à être remboursé. A la Convention, il refuse de voter avec les tueurs de Louis XVI. Il sera ensuite emprisonné pour avoir protesté contre l'arrestation des Girondins. Après le 9 thermidor, il s'indigne de l'entrée des cendres de Descartes au Panthéon parce que ce philosophe lui paraît désuet. Il s'oppose au Consulat, il s'oppose à l'Empire, n'a pas le temps de s'opposer à la Restauration puisqu'il meurt en 1814, mais enfin cela fait déjà une belle carrière, un superbe parcours d'esprit inquiet, curieux, ironique, doué d'un flair fabuleux, et somme toute faisant preuve à tous moments d'une attitude morale digne d'éloges. C'est donc ce Mercier qui en 1781, cinq ans avant les événements des Innocents, publie le *Tableau de Paris*. Où il parle abondamment des problèmes écologiques posés par le cimetière principal de Paris. L'ordinateur central de la peur commençante des morts. Le ordinateur auquel reviennent et vers lequel convergent les phobies maintenant déchaînées, désenchaînées des rites et des rythmes du culte de la religion qui les régulaient. Louis-Sébastien Mercier parle beaucoup plus longuement, précisément, concrètement, de cette affaire que Voltaire. Au niveau même des gens dont il recueille l'écho. Les réclamations, les plaintes, tout ce qu'il ramasse et traduit en excellent reporter qu'il est. «L'infection, dans cette étroite enceinte, attaquait la vie et la santé des habitants. Les connaissances nouvellement acquises sur la nature de l'air avaient mis dans un jour évident le danger de ce méphitisme qui régnait, dans plusieurs maisons...» Le tableau se fait violent, c'est un cri d'alarme, un appel à la lutte, à l'intervention militante contre le vertige. Dans les immeubles voisins du cimetière, le lait se gâte. Le vin s'aigrit dans les fûts. Même les murs pourrissent de cette «humidité cadavéreuse». Au point que «porter imprudemment la main sur le mur imprégné de cette humidité, c'était s'exposer à l'activité du venin, quoiqu'il ne touchât que la superficie de la peau».

Le dossier est complet, admirable. Les détails affluent, les anecdotes. Ce cimetière est un innommable en acte, le réel lui-même, l'impossible. Ce tas est une métaphore extraordinaire de ce qui va désormais rester au-dehors de l'expérience communautaire. Ce grouillement, ces mutations de chairs finies, ce trafic d'ossements, cette masse toujours grandissante... Le mur d'une cave, en 1780, s'est effondré sous la pression des macchabées, manquant d'asphyxier le propriétaire, qui a vu avec une horreur compréhensible l'irruption de centaines de squelettes au milieu de ses barriques et de ses futailles. Sang, latrines, excréments, c'est la mort d'Héliogabale sans Héliogabale mais où l'on pressent très bien, comme écrivait Artaud, «la source féminine de ce fleuve de stupres et d'infamies». Les morts se réveillent, remuent, grouillent, se dissolvent, se transforment, assiègent. Ruisseaux pestilentiels. Gaz carbonique. Émanations. Syncopes de plus en plus nombreuses. Le trou révolté remontant. Révolte du passé. De l'ancien régime. Ancien régime comme autre monde. Dès ce moment son compte est réglé. L'inversion du trou en bosse. En métaphore d'érection.

C'est tout de même quelque chose, de temps en temps, de pouvoir assister aux effets, à travers la vie quotidienne d'un petit groupe saisi dans une unité de temps et de lieu rigoureuse, aux effets bien concrets, dis-je, d'un changement radical de discours. D'une constitution de nouvelle *épistémè*. D'un dispositif inédit. Les effets ou les causes, d'ailleurs ? Peu importe, tout cela va si vite, ce n'est ni la poule ni l'œuf qui m'intéressent, mais tout le poulailler du siècle, son déploiement, ses stratégies.

Ayant fait son devoir de reporter, Louis-Sébastien Mercier donne son opinion. Lorsque paraît sa dernière édition du *Tableau de Paris*, les années ont passé, le cimetière enfin a été fermé « après plusieurs efforts pour concilier des intérêts divers »... Mieux vaut tard que jamais, le dépotoir morbide des Saints-Innocents avait fini par devenir « un juste objet d'alarmes pour le gouvernement » par son « méphitisme reconnu de plusieurs physiciens »...

Mais ce qui est intéressant à remarquer alors, ce sont les accusations portées contre les coupables du retard dans l'évacuation du cimetière. Non pas tant le gouvernement, les autorités monarchiques, les pouvoirs locaux, municipaux. Qui a bien pu résister ? Oser faire preuve de tant d'audace, d'inhumanité, de cynisme ? D'obscurantisme, de fanatisme ? Tout le monde a déjà deviné, écoutons le *Tableau de Paris* :

« Les réclamations générales, les arrêts du parlement de Paris, les vœux des magistrats n'ont pu opérer la suppression des cimetières, parce que cet abus, intimement lié à des cérémonies religieuses, avait des racines que la législation même ne peut extirper tout à coup. »

L'Église enfin. Catholique. Je n'attendais que son apparition pour faire un nœud, une boutonnière. La vraie religion révélée. Avec elle, l'ensemble du discours devient tout à fait cohérent, neuf, efficace. Les temps nouveaux se dessinent, leur machine commence à tourner, elle se dégomme, toussoie, c'est le matin, on a besoin du starter. Mouvement perpétuel ou presque ? En tout cas il tourne encore, et il tournera tant qu'il y aura assez d'énergie et de salive pour répéter de bouche à oreille à travers les générations que les racines du Mal (Mercier note en passant que si on a mis tant d'années à fermer le cimetière, c'est que « le bien en tout genre est si difficile à faire ! », ce qui nous permet d'identifier l'Église au Mal, identification confirmée par l'exacte connaissance catholique du démoniaque – connaissance qui d'ailleurs propulse l'Église très au-delà, d'emblée, de ce qu'on pourrait appeler le « principe de religion » ; mais Louis-Sébastien Mercier, comme tout le monde, est loin de pouvoir imaginer de tels renversements et de telles ruses), que les racines du mal, disais-je, sont exclusivement ecclésiales, qu'elles plongent, qu'elles se nourrissent dans la mort, et qu'il faut sans cesse rejeter tout cela au trou pour la santé de nos innocents. Voilà pourquoi apparaît dans son vocabulaire ce verbe de la sorcellerie laïque (appelons-la laïque pour le moment, on verra qu'il s'agit de bien autre chose), ce terme des grands procès exaltés, ce mot par excellence des rituels d'exorcisme

et de la pathologie inquisitoriale : « extirper »... Vocabulaire des guerres de religion. C'est en effet de cela qu'il s'agit.

1786, c'est aussi la date où arrive en France la traduction d'un livre italien important sur la *Manière d'allaiter les enfants à la main au défaut des nourrices*, par Baldini. On écarte l'Église des morts en même temps que les nourrices des bébés. Une puissante dynamique autogestionnaire se dessine à tous les niveaux dans un grand élan collectif.

N'oublions pas non plus William Jones et sa communication sur le sanscrit à la Société asiatique du Bengale. Ni Mozart là-bas, à Vienne, en train de composer *Don Juan*. David, le futur grand peintre officiel des nouveaux temps, peint des Horace ou des Socrate sur le point de boire la ciguë. Marbres romains, pourpres et métopes. Sans lui, de la Révolution française serait peut-être resté quelque chose de vivant, des canonnades, un roulement, un déferlement de peuple soulevé. Grâce à lui, la représentation s'est tout de suite drapée en musée, en défilé de « spectres de l'époque romaine », comme disait Marx dans le *Dix-Huit Brumaire de Louis-Bonaparte*, fantômes maintenant « leur enthousiasme au niveau de la grande tragédie historique » par la référence permanente au péplum antique, comme si leurs actions n'étaient plus possibles que comme *revival* d'un temps disparu. Mais revenons au cimetière. A la date d'invention du biberon, qui est aussi celle où s'accomplit la grande défaite du clergé : deux raisons majeures parmi d'autres de faire de 1786 le moment du tournant invisible. La barrière entre les siècles. Par rapport à laquelle, d'une façon ou d'une autre, respectivement, chacun de son côté, tout l'amont des siècles et tout leur aval s'indifférencient.

Autrement dit, après cette date, que je parle de 1788, 1791, 1795, 1810, 1850, 1870, et même plus tard, le 20^e siècle, ses périodes de plus en plus apparemment tranchées et saccadées, c'est à peu de chose près le développement infini de la même époque que j'évoque. Hier, naguère, aujourd'hui ? Nous sommes toujours au 19^e siècle ? Le 19^e siècle est devant nous ? L'indice pourrait bien en être trouvé dans notre acharnement actuel, de plus en plus précipité, à chercher du sens dans des périodisations de plus en plus courtes. A vouloir y voir des changements, des différences. Les années 50, 80. Les *Sixties*, les *Eighties*. L'essence des décennies. Comme si on se doutait qu'il y a en réalité de moins en moins de différences possibles sous les chatolements des changements de surface, qu'on est dans une sorte de grand Tout qui dure, bien concret, qui s'éternise. Avec des événements bien sûr, et de multiples changements quand même. Pour que continuent les débats. Que les choses aient l'air d'évoluer, de se modifier normalement.

On est à même d'entrer maintenant dans l'importance de cette nuit du 7 avril 1786. Je voulais les saisir à cette heure-là. D'autres bruits bientôt vont les soulever, les occuper, les changer. Les pousser, les faire écumer. Tout va aller très vite maintenant. Deux ans seulement et ils ne se reconnaîtront plus eux-mêmes. De cette scène réelle hallucinatoire, ils vont passer deux ans plus

tard à la projection dans la réalité de leur hallucination. Reproduire, instituer le rituel, graver la scène en couleurs, en taille dure, en sacrifices.

C'est vrai que l'Église a résisté. S'est fait tirer l'oreille, a rechigné. Ça ne lui plaisait pas, cette affaire. Voltaire aboyait en voyant des chiens ronger des os humains et les autorités ecclésiastiques ne montraient aucun enthousiasme à autoriser le transfert. D'elles bien sûr tout dépendait. Le chapitre de Notre-Dame essayait de gagner du temps et parlait de profanation de terre chrétienne. En fin de compte, le Conseil d'État s'est décidé à prendre un arrêt ordonnant la suppression du charnier. Son emplacement libéré serait converti en marché public. La décision tombe en novembre 1785. On a forcé la main à l'Église, elle reste muette, réprobatrice, vaincue dans son dernier combat d'ancien régime avant la guerre moderne qui se développera sur de nouvelles bases. On commence à déménager. On rend au clergé ce qui est au clergé, on lui rapporte ses œuvres d'art. Le grand et célèbre squelette d'albâtre qui avait vu courir tant d'enfants, passer tant de prostituées roulant des hanches, arriver tant de cadavres encore frais, est rapporté au chapitre de Notre-Dame. Ainsi que cinquante épitaphes, une croix de pierre en forme d'obélisque, d'autres croix, d'autres décorations, quelques cercueils de plomb dégagés de certaines sépultures de famille. Tout cela s'effectue en douceur, prélude *pianissimo* aux violentes éradications nécrophiliques de la Révolution française et des autres révolutions, à leur passion du déterrement (les déménagements des restes des rois à la basilique Saint-Denis, les squelettes des religieuses sur les parvis des églises espagnoles). Fin de l'art catholique aussi, en quelque sorte, avec ce retour à l'envoyeur de statues, de croix, d'ornements. Un autre art commence à naître, le terrain est dégagé.

Enfin arrive le 7 avril.

Entre-temps, on a trouvé l'endroit idéal pour le transfert. Si simple au fond quand on y pense, si évident, nécessaire. Les carrières de Paris, leurs dédales souterrains de pierre calcaire, gypse, argiles et marnes. Longs vides noirs à fantômes. Couloirs à piliers maçonnés. Tunnels, ombres impressionnantes. Au trou, à la trappe les souvenirs ! Au souterrain, à la sous-humanité, au souffle sourd de sous la terre. Au labyrinthe le Minotaure. Aux catacombes l'Église catholique trop romaine. Au rendement nocturne de ses placards. Plus de désordre en surface. Au gouffre, au métro, la vraie tombe.

Pour faire bonne mesure en effet on va rebaptiser ces anciennes carrières de pierre à bâtir situées sous la plaine de Mont-Souris. On les appellera *Catacombes*. Tout le monde comprendra l'allusion.

Voilà comment le 7 avril, gardant pour eux des impressions qui devaient être plutôt mélangées, des abbés dont la chronique a retenu les noms, Mottret, Mayet et Asseline, ainsi que de nombreux prêtres des paroisses de Paris délégués par l'archevêque, procèdent à la bénédiction et à la consécration du nouveau dormitorium.

Est-ce qu'au moins quelqu'un a pensé à rire du bon tour joué à l'Église ? Voltaire est mort, à l'époque. Louis-Sébastien Mercier garde son sérieux. Personne ne semble avoir enregistré le moindre souvenir d'hilarité dans des circonstances si solennelles. Les Catacombes pourtant ! Néron ! Les persécutions, l'Empire romain ! La longue nuit de la clandestinité, les droits de Dieu au fond de la fosse. *Ad catacumbas*. La plaisanterie est prophétique, c'est la Rome antique qui recommence. Les païens d'ailleurs brûlaient leurs morts et ils étaient scandalisés par les premiers chrétiens qui voulaient absolument garder les leurs, les enterrer, laisser des tombeaux visibles, des squelettes nommés dans des placards bien différenciés. Les païens préféreraient partir en poussière de fumée pour revivre dans le poudroïement cosmique. Trajan, Marc-Aurèle, Commode, Dèce, Valérien, Dioclétien. Retour de l'Empire en spirale empirée...

Le soir même commence le transfert. Du charnier ouvert des Innocents au grand trou des Catacombes. C'est là que j'ai voulu attaquer mon histoire, la relecture de toute l'épopée. Là que j'ai essayé de distinguer comme la volonté d'une préface qui ferait signe dans l'histoire. La répétition générale, l'avant-propos d'un phénomène. La nuit entre les nuits d'où sort d'un trait droit un chemin qui va d'une haleine jusqu'à nous. Tout le monde est là pour l'inauguration. Ceux qui vont basculer dans les poubelles au cours des années qui suivront, ceux qui vont surnager, ceux qui vont commencer à monter. Les autorités, la police, les représentants de l'État monarchique sur le point d'être effacés. Les simples gens un peu hébétés d'avoir obtenu ce qu'ils demandaient. Les ouvriers qui commencent à creuser. Les premiers morts qui apparaissent, ceux des strates supérieures, les plus frais, les plus récents. Encore des bouts de vêtements, des formes. Les morts ont de l'avenir, on va faire des découvertes sur eux tout au long du 19^e siècle. Enfin l'Église et ses représentants.

La nuit, les lueurs, le sol bouleversé. Les feux verts jaillis des planches de cercueils. Les ombres de croix montant sur les façades. La nouvelle ère commence comme un pastiche de roman noir ou de film fantastique, et c'est ce mauvais goût en effet qu'il faut d'abord apprécier à sa juste valeur puisque le moment est tout proche où le roman noir va être à la mode. Où l'esthétique de l'avenir va prendre sa source chez Horace Walpole et Ann Radcliffe. L'esthétique des tombeaux qui survivra avec des variantes jusqu'au surréalisme et jusqu'à Breton, qui se situe avec des modernisations et des modifications dans la droite ligne de ce trajet gothique, ce qui montre bien de quelles parades décoratives il a fallu s'équiper pour essayer d'éviter le vertige, dans le nouvel enfer. On habite désormais l'aile effondrée du château, comme aurait dit Lacan, après avoir fermé du mieux possible la porte de la chambre à coucher...

Mais revenons à notre scène d'origines. Dommage tout de même qu'il n'y ait pas eu dans les parages un grand écrivain pour se douter qu'il assistait à une cérémonie de transmutation des valeurs. Presque aucun de ceux dont je vais parler n'était même né à l'époque. Michelet, Comte, Balzac, Hugo,

Sand, Nerval, Sue, Flaubert... Chateaubriand avait juste 18 ans, il allait entrer comme sous-lieutenant au régiment de Navarre. A la date qui nous occupe il erre vaguement dans Saint-Malo. Il transitera par Paris quatre mois trop tard, en août 1786.

Pas très loin de l'endroit où se déroulent ces événements, à la Bastille, un prisonnier encombrant vient de terminer l'énorme manuscrit sous forme de rouleau d'un drôle de roman qui va disparaître dans les émeutes de juillet 1789: *Les 120 journées de Sodome*. Tout le 19^e siècle ignorera l'épopée majeure de Sade puisqu'elle ne sera publiée, pour la première fois, qu'en 1904. Le 19^e comme époque où aura été absent le plus grand roman de Sade? Le 19^e mis entre parenthèses par l'histoire de la disparition d'un manuscrit? Le 19^e comme *manque* de Sade? Le 19^e *in absentia*? C'est vrai que ni Flaubert ni Baudelaire, les deux seuls écrivains capables de lire Sade en ce siècle-là, n'auront même l'idée qu'une telle œuvre existe et qu'elle s'adresse à eux, cette joie aussi leur sera refusée.

Sade vient donc de terminer son chef-d'œuvre que les générations à naître ignoreront. Manuscrit de la mer Morte. La nuit est tombée. Dort-il? Attend-il? Que pense-t-il? Il vient d'avoir 46 ans. A quelques centaines de mètres à vol d'oiseau, on commence à ramener des milliers de morts, à la lumière des torches et des cierges. La seconde *Justine* de 1791 fourmillera d'enfilades de tombeaux, de caveaux, de tunnels funéraires. Ce sera même la nouveauté la plus frappante par rapport à la première *Justine* de 1787, ce carrousel nécrophile. Comme une révélation, une lecture vertigineuse de l'époque portée à son maximum de brûlure.

Nul visionneur de génie par conséquent dans la foule. Personne pour raconter la scène. Les charrettes recouvertes de drap noir, le pas des chevaux dans la nuit, les porteurs de flambeaux, les surplis. Les ossements les plus vieux, ceux qui sont retournés à l'anonymat le plus catégorique, sont empilés dans des tombeaux. Les morts auxquels on croit pouvoir encore attribuer un nom sont rangés dans des chars funèbres sous de longs catafalques flottants. Le cortège se met en marche. C'est la première nuit d'une longue série. Il faut traverser la moitié de Paris. Des ossements s'échappent des draps, tintent par terre, roulent entre les pieds des chevaux caparaçonnés de croix de moire d'argent. Des volets s'ouvrent sur le passage du défilé, les prêtres chantent l'office des morts. Quel moment trouble, tremblant, dans la chaleur flottante, les odeurs, le sillage. Contre-enterrement. Antiobsèques. Les squelettes d'un placard à l'autre, plus efficace, plus moderne. Le clergé qui s'est traîné là chante dans l'écume empoisonnée de la procession en faisant semblant de n'avoir rien vu ni rien compris.

Exultabunt Domino ossa humiliata... Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam... Les os que tu as brisés tressailleront, Seigneur. Aie pitié de moi, Seigneur, en ta grande bonté... Psaumes 50,64: Écoute ma prière, Seigneur, toi vers qui va toute chair. *Requiem aeternam*: Donne-leur, Seigneur, le repos éternel. *Et lux perpetua luceat eis*. La mort a été engloutie dans la victoire. Où est-elle, ô mort, ta victoire? *Ubi est, mors, victoria tua? Ubi est,*

mors, stimulus tuus ? Que les anges vous emmènent au paradis ; qu'à votre arrivée les martyrs vous accueillent et qu'ils vous introduisent dans la cité sainte, Jérusalem. *In paradisium deducant te Angeli : in tuo adventu suscipiant te Martyres, et perducant te in civitatem sanctum Jerusalem...* Office des morts pour qui, pour quoi ? Très vite, les habitants des rues situées sur le passage du cortège, exaspérés d'être réveillés chaque nuit par des chants, obtiendront que les transferts aient lieu désormais dans le silence le plus absolu.

Pour le moment, dirait-on pas une sorte de marche au martyr ? On arrive aux Catacombes. Le cérémonial ne changera plus. Ni les charrois ni le rythme des transports nocturnes. Grands travaux urbains. Percement des égouts, du métro. Le nettoyage complet du terrain des Saints-Innocents sera terminé en 1788, juste avant l'autre grande lessive, le vidage de la monarchie. On pavera le sol, on construira les Halles, on plantera une fontaine de Jean Goujon.

On ne s'arrêtera d'ailleurs pas au nettoyage de ce premier trou des Halles. L'Église processionnera derrière les ossements d'autres cimetières. Puis ce seront les cadavres des hôpitaux, les morts de la Bastille, ceux de la prison du Châtelet. Et puis encore les premières émeutes, les combats, les rafles, la marée des massacres de Septembre, d'autres exhumations plus brutales, des extirpations plus à vif. Puis l'Empire, la Restauration, la Monarchie de Juillet, le Second Empire. Les Catacombes en réalité ne vont plus cesser de se remplir jusqu'à la fin du 19^e siècle, aux alentours de la Commune. Onze millions de morts à peu près. Jamais cadavres de première main. Toujours leur deuxième résidence ou leur troisième... Histoire du 19^e siècle, comblement des Catacombes. Sublimation d'une béance. Orifice comblé. Remblais. Le trou de la bouche du temps fermé. Avenir de la science et Catacombes : vases sourdement communicants. L'Église catholique romaine renvoyée aux dédales romains, aux aveugles souterrains. A l'obscur fermé. Au caché.

Les caves du Vatican ? Mais non, le Vatican aux caves bien sûr. Et qu'il y reste, n'en sorte plus ! Dans les cavées, les cavernes, c'est le complexe du 19^e siècle, le complexe dixneuviémiste par excellence, son complexe de *cavetration*... Au cellier, au fond, au trou. Dans l'oubli comme les vieux crus, les vieux croyants du vieux monde. Voilà une coupure digne de ce nom, un schisme, une fente, une refente, une écluse, un séisme, une rupture. Oui, comme tout cela est moderne. L'histoire contemporaine française commence ainsi par un transfert. C'est-à-dire, comme l'enseignait Lacan, le moyen par où s'interrompt la communication de l'inconscient et par où celui-ci se referme. Contrairement à l'idée qu'on se fait en général du transfert comme passation de pouvoir ou comme amour.

Le discours de l'inconscient reste dehors. Le discours de l'Autre, de l'analyste. L'Église donc, en l'occurrence, à partir de 1786. Après ce petit épisode de quartier dont je viens de parler. Quant au sujet, il a fermé ses portes, ses fenêtres et ses volets. Il est sur le point de commencer à raconter qu'il va briser ses chaînes. Que l'aventure du monde lui est destinée. Que les femmes sont vivantes pour

lui et les hommes vivants pour elle. Qu'il a un univers à conquérir. Que tout ça n'a été fait que pour qu'il en dispose. Qu'il y a eu une erreur de distribution au début avec un chapelet d'injustices, mais que la véritable ordonnance est en train de se remettre en place. Qu'on lui a fait rater son innocence pour commencer mais que cela est réparé. La dixneuviémité est cette dimension du temps où se développent les effets d'une illusion à imaginer l'univers comme remontant à une source qui serait l'homme lui-même. La généralité homme, l'espèce, emboîtée avec le monde, constituant son vrai emboîtement, mortaises et tenons articulés, l'un concave, l'autre convexe. Ayant trouvé son trou légitime, pas le trou où croulent maintenant les os voués aux Catacombes et descendus pêle-mêle par un puits d'accès dans le calcaire, non, le trou sexuel tout simplement, le trou de la perpétuation de l'espèce, c'est-à-dire du calcul de la mort des individus, unité par unité.

Au cimetière des Saints-Innocents, comme dans tous les autres « dortoirs » (*koimêterion*, lieu où l'on dort) construits à partir de la logique, de l'esthétique et de la théorie théologiques, les morts étaient évidemment traités un peu par-dessus la jambe. Considérés comme des éléments, des accessoires provisoires, transitoires, de l'illusion elle-même comique de la vie. Le macabre chrétien ou catholique dont se plaignent tant les modernes n'est scandaleux que du point de vue où la mort serait respectable comme réalité finale de la vie et preuve que la collectivisation de l'individu est au moins là possible. Du point de vue catholique elle est nettement moins sérieuse, nettement plus métaphorique. La grande fugue baroque ne cessera de mettre ça en spectacle, comme le point aveugle de ses jeux de trompe-l'œil ou la cible visée par ses statues-vrilles. La mort, les supplices des martyrs, les chairs bouillies et rôties ? Une vérité peut-être mais qui comme toutes les vérités passe et se transforme. Qui passera. Qui se transformera. Il y aura la résurrection des morts. Jusque-là il ne faut pas dormir dans le sérieux, prendre la mort pour un royaume. Sinon celui farfelu du dortoir. Des danses macabres. L'empire de nos sens et surtout de nos contresens.

A travers d'autres reproches, d'autres prétextes, ce que ne peuvent plus supporter les contemporains, Louis-Sébastien Mercier, Voltaire et avec eux la foule anonyme, c'est l'attitude d'irrespect catholique envers la mort. Qui a permis ce tableau insensé, ce bric-à-brac, cette allégorie, ces accumulations flottantes : les putains au milieu des cadavres eux-mêmes à fleur de terre, les boutiques, les trafics, les chiens, les enfants, les écrivains publics, la vie quotidienne, les transactions prostitutionnelles, les coïts la nuit tout près des caveaux. La vie en somme, la vie. Qui ne doit pas être mise en équivalence, en ressemblance, ni en contiguïté, avec la mort. Sinon elles croulent l'une dans l'autre, sans cesse, se contaminent, se dédoublent, aboutissent à une sorte de calembour général, un jeu d'humour noir, un tripot hanté, un quiproquo de vaudeville. La vie... Ils diront tous *la vie* au 19^e siècle, presque tous, avec un tremblement sacré, la ferveur de ceux qui ne peuvent plus aller plus loin. Dans l'effondrement

des valeurs, c'est là qu'ils croiront en reconnaître une pour reconstruire un monde.

Le 19^e est l'entrée de la mort dans sa pompe. De la mort cessant d'être un des masques entre autres de la vie, elle-même jusque-là laissée vaguement en friche parce qu'elle n'était considérée que comme du semblant. De la Mort donc prenant sa majestueuse majuscule d'Autre en majesté. Devenant la Déesse noire de la nuit, la Reine du Léthé consacré. Intraversable désormais. Non transitoire. Définitive. Et bourrée de secrets. Éclairée comme une question. Sphinx à interroger. Gardienne du Temple. Diseuse de la bonne aventure de la vérité. Magique. Cartomancienne automate de la foire sacrée. Ordinateur à horoscopes authentiques.

Démèlement, séparation, hiérarchie. Nouvelle société. Chacun chez soi : les innocents d'un côté, les morts de l'autre. Catacombes. Et désormais, aux morts la vérité pour les vivants, le secret de leur vérité. C'est pourquoi, en même temps qu'il devient absolument interdit de jouer avec les morts, il est en revanche extrêmement encouragé de leur parler, de les questionner, de guetter les signes de leur silence et de les décoder comme autant de messages de leur retour, de revenir en somme à un autre niveau au stade de l'enfant freudien mimant l'absence de sa mère et écoutant ses secrets. Déterminant toute une géographie profonde des dessous du sens. Une grande partie de la littérature dixneuviémienne sera l'illustration de cette obsession nouvelle et fondamentale, on va bientôt voir comment.

Au-dessus de la porte verte de l'ossuaire des Catacombes, le visiteur peut encore lire aujourd'hui un alexandrin bien pompier :

« Arrête ! c'est ici l'empire de la mort. »

En capitales. Entre les piliers style Vallée des Rois, Louxor, Karnak. Couleur faire-part égyptien.

Car il faut bien descendre au fond pour en terminer avec ce sujet, y aller voir comment ça se passe. La décoration théâtrale arrangée sous le Second Empire. Il faut descendre au fond des goûts intimes du siècle, ses idéaux, son *style*. Marches funèbres, Saint-Saëns, Chopin. En musique. Le *style du 19^e siècle*, tout est là, il n'a pas été étudié encore à mon avis comme il faudrait, c'est un style funéraire d'abord et avant tout, le style officiel, par tous et pour tous. Un art des cimetières. Tout à l'heure nous verrons l'affaire du Panthéon : comment une église, une des dernières applications de l'architecture à dômes dont le plan est celui de Saint-Marc à Venise, est devenue tombeau, maison des mânes, super-cimetière à grands hommes. Avant les traficotages du *revival* gothique de Viollet-le-Duc, il y a quelqu'un dont l'influence est décisive sur l'académisme architectural, c'est Jean-Nicolas-Louis Durand (1760-1834) qui élabore un sévère rationalisme structural fondé sur l'économie comme source de la beauté et qui prend justement comme modèle des cités idéales de l'avenir la calme disposition des tombes dans les cimetières, proposant à partir de là tout un plan d'aérations

urbaines, d'élargissements, de percées, de dégagements et d'alignements... Tendances esthétiques du 19^e : l'architecture est structurée comme une nécropole.

Nous voilà en bas dans les Catacombes. Non, ce n'est pas Lascaux ni Altamira. « De la multitude des humains, rudimentaires encore, antérieurs aux temps où cette ronde animale se forma, nous avons trouvé les traces »... Comment se prendre ici pour Bataille ? Non, ce n'est pas la naissance de l'art, le premier signe de l'homme dans l'art. Si Lascaux n'est pas la Sixtine de la préhistoire, les Catacombes parisiennes pré-révolutionnaires seraient-elles le Lascaux du 19^e ? « Merveille aux yeux de celui qui, la visitant, sort des villes ouvrières de son temps, mais merveille davantage encore aux yeux des hommes qui en ordonnèrent la magnificence »... Non, il faut oublier, y aller, descendre, laisser de côté *Lascaux ou la naissance de l'art*, affronter la seconde naissance, le style 19^e. Notre « Renaissance »...

L'épreuve est rude. Peinture, architecture, représentation, figuration, décoration, sculpture, poésie. Annoncées par le vers de Delille que je viens de citer. L'abbé Delille, le plus grand des écrivains français en 1813, date de sa mort, de ses funérailles grandioses et de son oubli immédiat. Le Virgile de Clermont ! *J'aime à mêler mon deuil au deuil de la nature !* Spécialiste des tombeaux. Versificateur des jardins. Rêvant du jour où tout le monde décorerait son jardin de mausolées, chapelles funéraires, tertres. Cultiverait les tombeaux dans son jardin. *Mortels, hâtez-vous de jouir ! Arrête ! c'est ici l'empire de la mort...* Ici donc le dispositif catholique, le traitement catholique du cadavre, a été renvoyé à ses chères Catacombes, plongé aux oubliettes. La boucle est bouclée à Paris puisque Rome n'est plus dans Rome et qu'elle est toute où se trouve la dixneuvième. Mais puisqu'on a apporté un grand soin, une grande recherche esthétique à l'aménagement de la nouvelle nécropole, puisque c'est d'une certaine façon un des travaux de prestige de la nouvelle ère, eh bien, tout de suite évidemment on est amené à faire la comparaison avec les hypogées chrétiens des premiers âges passant par-dessous la Rome impériale. Ce percement des galeries de mine par lesquelles la très jeune taupe creusa les catacombes d'un Empire. Via Adreatina, via Nomentana, via Appia. Fresques sommaires du métro émotif des premiers siècles. Orants, eucharistie, colombes. Des Bons Pasteurs, des brebis égarées, des Christs sans barbe. Art fragile, esquisses de rêves. Sarcophages de marbre. Balafres onduleuses en mi-teinte d'ocre, de rouge, de bleu. Les premiers croquis chrétiens, les premières enluminures d'une absurdité comme la terre n'en avait encore jamais vu. C'est loin maintenant, c'est très loin, voilà Paris, le 19^e siècle entre chez lui.

Il y naît, il s'y illustre et s'y épanouit. On pourra considérer tout ce qui va se développer comme art par la suite en fonction des libertés que ça prendra ou que ça ne prendra pas par rapport aux *règles* posées ici dans ces anciennes carrières pour la première fois. Par rapport à cette déclaration des devoirs poétiques et esthétiques nouveaux correspondant à la nouvelle sensibilité, à la promotion

des nouvelles valeurs, à l'exploitation des espoirs naissants. Aux nouvelles conquêtes, à leur développement dans la passation des pouvoirs. Préhistoire de l'art 19^e. Son architecture, sa peinture, sa sculpture officielle, son miroir décoratif. Son mobilier. Tout cela en bas. Sa genèse préparée dans l'humilité. Presque anonymement. Comme on croit, n'est-ce pas, qu'ont été réalisées toutes les vraies grandes œuvres abouties de l'humanité... Pas tout à fait anonymement quand même. Un ingénieur en chef des mines, un lieutenant général de police, un inspecteur des carrières, ont vaguement signé l'entreprise. D'eux viennent toutes les idées de décoration, le côté équilibré, solennel, moins macabre que sacré, du sacré du 19^e, ce qui reste du sacré ou plutôt ce que devient le sacré à travers le passage du temps et la mutation de la société. Ce que va devenir le sacré. Un sacré statistique si on veut. Qui n'existe plus que comme statistique, c'est-à-dire dans une toute-puissance anonyme et à la place de tout le reste. Le sacré de masse, la masse sacrée. Ce sont eux aussi qui ont eu l'idée des piliers aménagés peints en espèces de petites pyramides. Monuments pharaoniques de la décadence, aiguilles funéraires ptolémaïques. Eux aussi les fontaines, les copies de tombeaux antiques, les faux sarcophages, les versets évangéliques et les inscriptions édifiantes. «N'insultez pas aux mânes des morts»!... «Au banquet de la vie, infortuné convive»... Les noms des éléments du mobilier: «l'Obélisque triangulaire», «la Lampe sépulcrale», «le Piédestal de saint Laurent», le pilier des «Nuits clémentines». Oui, c'est une vraie déclaration, l'exposé d'un système complet, d'une esthétique Vallée-du-Nil. On pourrait suivre peut-être la filière jusqu'aux artistes d'aujourd'hui, jusqu'aux avant-gardes elles-mêmes. Retrouver l'héritage de tout cela dans des toiles et des figures...

Qui, en même temps, à la surface? La peinture plastifiée de David? Blake, Constable, Ingres, Caspar David Friedrich? Une espèce de solennité vitrifiée étrangement l'époque. Une mer de Glace brillante et morte. Goya y échappe, crève le vernis, multiplie sur ses murs les têtes torpillées en qui la mort s'acharne à vivre comme unique garante de l'espoir en l'avenir. Turner se dérobe en poussière, transforme la glace en tempête de neige, en vapeur, en crachin de lumière. Mais tout de même c'est le néo-grec et le néo-classique qui dominent. «Renouveau gothique.» L'histoire de l'architecture devrait repasser par là pour comprendre pourquoi son art est en crise, reprendre son histoire par là, dans le romantisme des tombeaux, des corridors, grottes et basses-fosses. L'amour des morts, le nécroman et la religion du nécro.

Il s'agit d'une guerre de cultes, je l'ai dit. La condition de base pour l'établissement de la nouvelle religion était la déclaration de l'éternité de la mort. A quoi si longtemps s'était opposée l'Église. Maintenant c'est gagné. On va donc pouvoir envisager la reconstruction de la société à partir de la religion universelle du dialogue avec les morts. Mais n'anticipons pas.

Paris se dotant de Catacombes artificielles, s'inventant brusquement une reconstitution de Catacombes, affirme son intention de remplacer Rome.

De reprendre Rome. De la ressusciter. La vraie, l'impériale antichrétienne. De lui donner une *suite* comme on donne une suite aux romans. Un *sequel*, comme disent les Américains. ROME II... Nous retrouvons donc nos héros là où ils avaient succombé sous les coups du gang d'esclaves venus de Judée pour les anéantir. Paris ville des Césars. S.P.Q.R. Les tribunaux révolutionnaires, Brutus, l'Être suprême. Tout le 19^e siècle est aussi en effet la tentative de jouer et de gagner le match en finale contre la Rome vaticane pour effacer le quart de finale des premiers siècles de l'ère dite chrétienne où l'équipe entraînée par saint Pierre l'avait emporté. Interminable match jusqu'à la fin du siècle et bien au-delà, nous verrons cela avec Sand, Renan, Hugo, son *Pape*, Zola et sa *Rome* justement et son *Lourdes*, les jésuites criminels de Sue, Nietzsche et son dernier pape qui sait que Dieu est mort mais qui croit qu'il s'est étouffé de pitié... Qu'est-ce que la pitié? Le nihilisme. «La pitié persuade du néant! On ne dit pas le néant, on met à la place l'au-delà, ou bien Dieu, ou la vie véritable...»

Mais redescendons dans les origines de l'art moderne, c'est-à-dire aux Catacombes. La décoration interne des galeries faite de bas-reliefs d'ossements disposés symétriquement. Sur les parois, en saillie, des guirlandes horizontales de têtes de mort. Des tibias croisés comme ponctuation. La plupart du temps, les os dépassent par leurs extrémités appelées épiphyses. Rognons solides, bruns, roux, presque rouges. Des joints de ciment pour faire tenir. Voilà l'art du bas-relief contemporain, de la ronde-bosse, des métopes. Le 11 mars 1862, les Goncourt visitent les Catacombes avec Flaubert et se plaignent dans leur *Journal* de ces «os si bien rangés, qu'ils rappellent les caves de Bercy. Il y a un ordre administratif qui ôte tout effet à cette exhibition. Il faudrait, pour la montre, des montagnes, des *pêle-mêlées* d'ossements et non des rayons. Cela devrait monter tout le long des voûtes immenses et se perdre en haut dans la nuit, ainsi que toutes ces têtes se perdent dans l'anonymat». Les Goncourt trouvent l'art officiel de leur époque trop mesquin. Des rayons? Des rangements? Mais justement, précisément! Naissance de l'art du grand magasin. Style grande surface et mort du petit commerce. Macchabées-design. *Shopping centers*. Le Bon Marché des morts. Au Bonheur des Dames comme art de masses. Ce sont les masses de morts qui font l'Histoire, comme ne diront pas tout à fait les marxistes bientôt. Avec un côté déjà art conceptuel d'avant-garde en tant que la pratique artistique y est ouvertement absente. Et aussi bien sûr parce qu'il s'agit d'objets détournés de leur usage habituel (en l'occurrence leur valeur d'usage consistant à aller pourrir sous terre ou à s'envoler dans le feu, ou quelque chose de ce genre) pour devenir de simples *représentations* d'eux-mêmes. *Ready-made*. *Bones*... Hyperultime-réalisme de la fin des fins de tout. Architectures de l'utopie, masques nègres, magmas, placentas. Le droit de communiquer avec les morts n'aura pas besoin d'être écrit noir sur blanc dans une quelconque déclaration de droits de l'homme, il va de soi maintenant pour toujours, il est figuré par ces longues mosaïques faites du matériau le plus «humain» qui soit. Un ordre nouveau a

besoin d'un signe nouveau, d'un monument. D'une fondation pour les générations. D'une édification. Louis XIV avait créé Versailles, Pierre le Grand Saint-Pétersbourg. La dixneuviémité se mire dans son trou orné. Les Catacombes : tenter de reconstituer la généalogie du 19^e siècle impliquait que j'en passe par là.

Par là ils ont laissé les signes, les murmures, les principes de la naissance d'un autre univers. C'est la frontière ou le rivage et la navigation commence.

Et toute la littérature ensuite, la française au moins, y trouve ses valeurs, ses intrigues. S'en plaint, ironise, en souffre, ou alors adhère avec un imperturbable sérieux. Il y a un genre romanesque 19^e dominant, c'est le genre mystères de Paris. Balzac a admirablement traduit ça avec son association des Treize, la société de Jésus réorganisée au « profit du diable ». Cagoules, poignards, Vautrin membre de la société secrète des Dix Mille. Les conspirations de spéculateurs qui se réunissent à jour fixe près du Pont-Neuf pour se révéler « les mystères de la finance » (*Gobseck*). Etc. Il y a un entrecroisement de complots dans un écheveau de mythes de complots, et la conspiration de la littérature consiste à démêler ces illusions de secrets, pas à y croire. En 1854, paraîtra un roman d'un certain Élie Berthet qui s'intitule *Les Catacombes de Paris*. Huit volumes ! Des maisons qui s'effondrent, des sortilèges, des pactes de revenants dans les souterrains. L'enfer sous les appartements, sous les salons, les lits, les draperies, les dentelles, les guéridons, les pianos à queue. Un spectre rôde dans les dédales ; c'est le fils d'un condamné à mort qui a décidé de se venger en faisant sauter les immeubles. Plus loin, nous essaierons de lire ensemble un autre roman où quelqu'un rêve, comme ça, d'une attaque par en dessous, d'un dynamitage. C'est *Paris* de Zola, quarante ans plus tard, 1898 : un savant fou halluciné de justice sociale qui entreprend de faire sauter le Sacré-Cœur par les carrières... Toujours la même histoire, mais réécrite progressiste. Le socialisme souterrain à l'assaut des monuments de l'obscurantisme. Attentats par les boyaux, péritonite urbaine, philanthropie.

Dans un article intitulé « L'Esprit moderne et le jeu des transpositions », Georges Bataille déplorait la pauvreté d'imagination de l'époque contemporaine dans ses rapports au cadavre. L'impossibilité pesante de s'amuser avec. L'incapacité nouée à jouer. Il parlait de « l'impasse dans laquelle se trouvent placés aujourd'hui ceux qui, pour une raison ou une autre, se trouvent avoir à manipuler ou à transformer les tristes fétiches encore destinés à nous émouvoir ». Plus de fantasmes ! Le cadavre c'est le cadavre, un point c'est tout. Pour faire sentir la différence, il passait de la chapelle mortuaire de l'église de Sainte-Marie-de-la-Conception à Rome, avec ses os de capucins-coquillages genre boîte-souvenir de vacances, aux inventifs sauvages suspendant des crânes d'ancêtres à des mâts de cognac ou enfonçant le tibia de leur père dans la gueule d'un porc au moment où celui-ci, égorgé, commence à vomir son sang. Que n'est-il descendu aux Catacombes, Georges Bataille ! Il aurait trouvé pire, bien plus empoté et solennel, gêné et constipé dans sa plus extrême limite imaginaire,

au point que la chapelle des Capucins lui serait apparue comme un chef-d'œuvre dansant à côté. Une Somme des diverses pratiques catholiques de dépréciation de la valeur fiduciaire mort. Ce qui apparaît avec les Catacombes de Paris, 1786, c'est proprement une discipline nouvelle, inconnue jusque-là du moins en tant qu'organisation cohérente et officielle. L'art de sauver les corps, les phénomènes, les ombres vivantes, par leur dialogue avec les morts. Toute la littérature va en être infléchie du coup, ça crève les yeux et il semble qu'on ne l'a guère vu ni dit jusqu'ici.

Comme si, sous prétexte que le monument était souterrain, il n'était pas envisageable dans ses effets de surface. Dans les délitations qu'il produit. Les institutions qui émergent. Les objets. Les autorités. Les oppositions. Les séparations. Les classements. Les corrélations. Le réseau grillagé des solidarités si mal perçues parce que jamais pensées en fonction de cette généalogie. Tentons de résumer cela : il y a une science des religions des temps modernes à creuser, dont l'histoire de la littérature pourrait constituer la philosophie.

Enfouir les morts. Que faire avec les morts ? Fours, chaux ? Crématoires ? Question unique du 19^e qui a fini par trouver ses réponses d'enfer au 20^e. Une civilisation qui commence doit d'abord poser ses règles de conduite vis-à-vis des morts, sans quoi elle risque de patauger en ce qui concerne l'organisation sociale des vivants. Les Catacombes sont un premier essai original, la création d'un symbole inédit, positivisation de la fosse commune par le tombeau collectif décoré et ornementé. Où on commence par enfouir le passé catholique et ses Catacombes chrétiennes. Qu'on submerge ensuite sous de nouveaux déversements, des accumulations, des bric-à-brac, le fatras des os. Tout le monde dans le même sac de tombeau, premier essai de destruction des privilèges. Suppression des différences chez les morts avant de les abolir chez les vivants. Utopie architecturale égalitaire. Bas-relief illustratif anticipateur des grandes avancées d'indifférenciation. Réplique en bas de la future société d'en haut. Ça fait rêver les visiteurs du souterrain, de penser qu'il n'y a plus là de distinction possible entre les crânes de Marguerite de Bourgogne, Guillaume Budé, M^{lle} de Scudéry, La Fontaine, Montesquieu, et ceux de millions de simples gens anonymes. Plus de distinction de siècles non plus. Plus de différenciation selon le temps. Moyen Age, Ligue, 17^e, Lumières, rassemblement parfait des deux longueurs, coïncidence et raccourcissement, condensation diachronique et synchronique, horizontalité générale, électro-encéphalogramme, coma. Sac parfait, foire empoignée de l'Histoire. Prophétie sur la société à venir, celle des masses, qui sont la mise ensemble d'hommes devenant ombres.

Qu'est-ce qu'on trouve ensuite à l'autre bout, à la fin, là-bas, dans les derniers temps du 19^e siècle ? Mallarmé peut-être, laissant tomber par exemple ces mots chuchotés : « En effet, c'était impossible que dans une religion, encore qu'à l'abandon depuis, la race n'eût pas mis son secret intime ignoré. L'heure convient, avec le détachement nécessaire, d'y pratiquer les fouilles, pour exhumer

d'anciennes et magnifiques intentions.» Bien entendu Igitur quand il échappe à sa mère descend jouer dans les tombeaux... Mallarmé, artisan d'une coupure, d'une béance, d'une révolution, qui paraîtra peut-être relative par rapport à la rupture que j'essaie de dessiner en amont ? Une rupture en fonction de laquelle, ensuite, tout ou presque apparaît en continuité d'une façon ou d'une autre, en homogénéité, en relation discrète sous les systèmes de différenciations secondaires. Comment mieux sentir ce changement, ce bouleversement concret, bien concret, avec des acteurs, des objets, cet événement entraînant des modifications dans les formations discursives, que dans ce passage des *Mémoires d'outre-tombe*, livre quatrième, chapitre 5 ? Comment Chateaubriand décide-t-il de nous raconter, lui, la fin d'un monde et le début d'un autre ? Comment analyse-t-il la transformation ? En nous faisant lire deux actes de décès, justement. Ceux de ses parents. En amont et en aval. Celui de son père est daté – tiens ! – de 1786. On y parle de « haut et puissant messire René de Chateaubriand, chevalier, comte de Combourg, seigneur de Gangres », etc. Celui de sa mère a lieu quelques années plus tard mais dans un autre calendrier, 12 prairial an 6 de la République française ; une autre façon aussi d'écrire : « Apolline-Jeanne-Suzanne de Bedée, veuve de René-Auguste de Chateaubriand »... Le père est mort au château de Combourg, la mère « au domicile de la citoyenne Gouyon ». Le registre de décès de la paroisse est désormais remplacé par la paperasserie de la mairie. Pas de cérémonie ; « pour tout assistant, la Révolution », conclut froidement Chateaubriand. Voilà la coupure dans sa vérité à travers un épisode parmi d'autres de la naissance de ce 19^e siècle dont l'effacement aujourd'hui ne me paraît nullement engagé.